



actusf





présente

## **D'Une Rive à l'autre**

Mathieu Gaborit

Naissances.....	5
Aux Frontières de Sienna.....	13
L'Étreinte de Babylone.....	19
Le Vitrail de jouvence.....	25
Songe ophidien.....	34
Un Passé trompeur.....	52
Mime.....	55
Involution.....	62
Bonus : interview de Mathieu Gaborit.....	68



*Ce fichier vous est proposé sans DRM (dispositifs de gestion des droits numériques) c'est-à-dire sans systèmes techniques visant à restreindre l'utilisation de ce livre numérique.*

## Naissances

Ta victime s'engage dans une impasse. Tu marches dix mètres derrière elle. Tu n'essayes pas d'être discrète. Assommé par la vinasse, le mendiant titube vers son refuge, un montjoie évidé et transformé en nid précaire avec quelques planches pourries et un patchwork de tissus crasseux. Tu plisses le nez, irritée par l'odeur de l'urine et des eaux sales qui forment un ruisseau brunâtre au milieu de la rue. Tu t'immobilises à l'angle et observes la silhouette se faufiler dans son abri.

Ton regard s'attarde sur les façades lépreuses, les fenêtres borgnes et les rares volets fermés qui filtrent quelques rais de lumière. Tu sais que la milice évite de s'engager dans ce quartier condamné dont les maisons insalubres n'abritent plus que des familles misérables, des voleurs au ventre creux et une poignée de meurtriers en quête d'oubli.

Une brise légère souffle sur la ville et rafraîchit l'atmosphère. Tu apprécies. La chaleur, elle, t'opresse et t'engourdit. La sueur qui coule entre tes seins t'inspire le même dégoût que le sang.

Tu portes une large tunique bouffante de soie noire, un habit ample que le vent colle contre tes cuisses ravinées et le galbe discret de ta poitrine. Ton visage pégasin se fond dans l'obscurité. Un visage creusé par le tourment. Tes yeux couleur miel reflètent l'angoisse qui ronge ton ventre abîmé par quatre grossesses. Malgré les exercices quotidiens et les astreintes mimétiques, tu n'as jamais pu faire disparaître la ligne de grossesse qui court de ton pubis jusqu'au nombril. Un trait, une rature qui te confronte à un passé révolu.

Tu es une exilée. Preuve en est ta peau qui s'assombrit un peu plus chaque jour et te vaut parfois le regard appuyé d'un Licornéen. Tu as refusé ta place dans la tribu, tu as refusé que ta beauté devienne une prison glacée et te condamne à rester mère. Tu n'as jamais aimé tes enfants. Tu les as éduqués, tu les as protégés mais ils n'ont jamais appartenu à ton territoire, ce concept fondateur qui définit la place d'un Pégasin parmi les siens.

Tu as compris, très jeune, que ta beauté serait un fardeau. Tu as vu le désir embraser les yeux des frères, la jalousie teindre le regard des sœurs. Tu as fait l'erreur de capituler, de considérer que cette beauté était une fatalité et t'offrait au rang d'accoucheuse. Tu as obéi aux lois de la tribu alors que tu cherchais l'âme sœur.

Il y a eu cet homme, bien sûr. Yarim, jeune Manuscant dont le Néant dit qu'il suffirait de fermer les yeux pour qu'enfin le kyste de son souvenir se désagrège et devienne une poussière sans odeur. Tu sais que c'est facile de fermer les yeux, tu arrives même à concevoir l'Oubli comme une caresse ou peut-être la fraîcheur de draps parfumés. Diluer les souvenirs. Se laver, en somme, de ce qui te constitue, de ton histoire, de ton amour. Tu es prisonnière de ton passé. Enchaînée. Tu rêves d'une purge violente, d'une mare noire, huileuse. Une marée néantique qui t'efface. Pour ne plus voir son visage, pour oublier ses doigts courant sur ton avant-bras, son sourire désarmant lorsqu'il se penchait sur toi et déposait un baiser furtif sur tes lèvres. Oublier que tu l'as serré dans tes bras au point de sentir le M'Onde se contracter autour de toi pour ne contenir que vous, oublier cette fleur – une *datura* des cimes qu'il t'a offerte alors que vous vous étiez réfugiés dans une grotte étroite et tiède. Cette fleur comme un berceau de ta terre, comme un sanctuaire piétiné.

Tu t'es abandonnée à lui, à ses promesses, à ses mots, à ses rêves.

*Je veux t'oublier, salaud. Je veux te chasser de mes pensées même si je sais que c'est impossible. Je ne veux plus ressentir cette langue chaude me bouffer les entrailles à chaque fois que je pense à toi. Je ne veux plus me réfugier dans des traces qui jalonnent mon âme, je ne veux plus me rappeler les détails qui t'incarnent. Tu es encore et toujours ce kyste sucré qui affleure dans mes rêves, un visage, une peau, un sourire.*

Tu grimaces et tu frissonnes.

Puis, d'une pression légère, tu caresses une patte de l'araignée qui loge dans ton crâne. L'egrin a accompli la fusion il y a un an. Un instant sacré, infiniment douloureux, pivot de ton évolution. L'insecte n'était plus seulement une créature tolérée au sommet de ton crâne mais un ami intime, une présence indiscutable logée au cœur de tes pensées.

Pendant près de trois ans, son suc avait lentement dissout ton cuir chevelu pour le transformer en bouillie organique et aménager un passage sensible, comme des sables mouvants, jusqu'à ton cerveau. Plusieurs fois, tu t'es brisé la voix à force de hurler. La souffrance infligée par l'egrin n'a pas d'équivalent. Tu as vécu des nuits fiévreuses, recroquevillée à même le sol. Tu as pleuré, tu as gémi, tu t'es souillée mais tu as tenu. Tu as tenu là où tant d'autres ont préféré se donner la mort ou laisser l'egrin tisser autour de leur corps un cocon en forme de sarcophage. Tu as tenu, oui, malgré cette présence qui enflait dans ton crâne, ces pensées confuses et aiguisées qui déferlaient dans ton intimité.

Tu as tenu et tu as accepté la fusion.

Tu as accepté de te fragmenter, tu as osé partager ton âme et tes secrets, tu as laissé l'araignée tisser une toile intangible dans les replis de ta conscience.

Tu la sens. Nuit et jour, tapie dans tes songes, embusquée à l'orée de tes décisions. Un temps, tu as cru perdre ton libre arbitre. Perdre la raison. Mais tu as survécu, tu as maîtrisé cette présence primale, tu as goûté à sa puissance et ses visions, à la manière dont elle appréhende la réalité et la compose à l'image de ses instincts.

Elle est en toi et tu es en elle. Là où la maternité a échoué à faire de toi une mère aimante, l'araignée, elle, t'a enseigné une émotion de la métamorphose, une forme d'amour radicalisée par sa nature organique. Ton crâne disparaît désormais sous la masse ondulante et compacte des pattes de l'insecte qui saillent juste au-dessus des arcades sourcilières. Huit pattes duveteuses, le poil couleur ivoire, qui tombent dans ton dos en tresses frémissantes et que tu noues, le jour, en queue de cheval pour dissiper le malaise que tu inspires.

Tu épouses la septième patte entre le pouce et l'index et la caresses de la racine jusqu'à la pointe. L'egrin lâche un soupir de contentement dans ta conscience.

Tu dégaines ton sabre, les yeux braqués sur ta victime qui ricane dans la pénombre. Le contact du fer fait office de garde-fou. Tu as cédé, jadis, à cet espace affranchi où l'araignée déploie ses fantasmes les plus indicibles et lève le voile sur les temps anciens. Mais tu as su, à chaque fois, retrouver le chemin détourné d'une réalité.

Tu te mordilles les lèvres. Tu dois appartenir au présent. Tu palpés machinalement ta hanche droite et tressailles au contact de ta dague de glace. Logé dans un fourreau de soie tressé par ton araignée, ce coin givré constitue l'unique héritage de ta tribu. En dépit des enchantements qui

protègent cette arme unique, la chaleur a fini par en émousser la pointe. Tu as compté neuf gouttes perdues depuis que tu traînes ici, dans cette ville écrasée par le soleil.

Tu t'engages dans l'impasse, le pas feutré. Tes vieilles sandales produisent tout juste un chuintement sur les pavés disjoints. Tu n'essayes pas d'être discrète. Ta proie n'a pas les moyens de lutter. L'issue de la confrontation ne dépend que de toi. Tu sais que le meurtre te condamne aux yeux du M'Onde mais tu sais aussi qu'il te tient en vie.

Le mendiant s'agite. Il a senti ta présence et grogne. Tu t'avances et écarter une planche du bout du pied. Une voix éraillée s'élève dans l'obscurité puante de l'abri.

*Dégage... y'a rien ici. Rien.*

Tu distingues ses pieds nus et abîmés. Ton regard glisse sur une cicatrice violacée qui lui barre la cheville droite et tu ressens la même hésitation que les fois précédentes. Tu hésites parce que cette cicatrice raconte une histoire et incarne ta victime. Tes doigts se resserrent sur le manche de ton sabre.

*Laisse-moi... Je t'ai dit, y a rien.*

Tu jettes un coup d'œil circulaire. Il n'y a que toi et lui.

Et toi, enfin, tu ressens ton corps, tu te sais vivante parce que tu vas tuer. Ton cœur bat dans ta poitrine avec une férocité vitale. Ta proie t'appartient, suspendue à ta volonté.

Soudain, il se manifeste.

Une empreinte ténue, comme une respiration sourde dans la noirceur de l'abri. Tu te figes et armes ton bras. Les jambes du mendiant se raidissent et le Néant, incarné, s'ébroue à nouveau dans les profondeurs du refuge. Tu te fends, brutalement, avec le secret espoir d'empêcher la béance de se propager en tuant le mendiant, son hôte. Ton sabre s'enfonce dans le noir. Dans la chair. Odeur ferreuse du sang, cri étouffé de l'inconnu.

Dans ton dos, tu perçois les mouvements agités de ta chevelure : les pattes de ton araignée crissent pour tisser des fils de défense. Tu recules et vois les premiers filaments onduler dans l'axe de ton visage comme des mèches folles.

Le temps d'un soupir, tu mesures ton erreur. Tu as choisi un homme à ce point oublié des siens et du M'Onde que le Néant a trouvé là un terreau fertile, une porte d'incarnation. À présent, son corps secoué de spasmes incontrôlables fait trembler la fragile structure de l'abri. Des planches tombent, un morceau d'étoffe s'envole et tourbillonne dans les airs.

Tu évalues tes chances de sortir de l'impasse. Un regard derrière toi suffit : des gouttes noires et visqueuses émergent entre les anfractuosités des pavés et s'élèvent lentement dans les airs, comme si la rue pleurait sur le ciel.

Un crissement.